

Le poète au pied léger

Jean Cocteau

● ● ● **Gérard Joulié**, Lausanne

Claude Arnaud,
Jean Cocteau,
Gallimard, Paris 2004,
864 p.

Mille révolutions à travers une immense conflagration, voilà le siècle passé. Jean Cocteau a su le traverser avec les bottes du Petit Poucet ou celle du chat du marquis de Carabas, parce qu'il s'est laissé traverser par tout. Il n'est pas de jeu plus prestigieux que le sien. C'est une danse qui n'a pas de fin et qui n'est jamais plus libre que sur la corde raide, ni plus habile à feindre un faux pas, une lourdeur, une chute. Transfigurer ses échecs, maquiller ses vices en vertus, c'est là tout l'art. Ce n'est que miroitements, paillettes, entrechats, roses éclatant au moindre geste et disparues sitôt qu'épanouies.

Il arrive que le poète troque son habit d'Arlequin pour la toge du poète classique et revisite la Grèce. Ce n'est pas le moindre de ses tours. Et tout cela qui déconcerte et pique d'abord peut lasser, et l'on se prend à regretter la chanson du roi Henri ; mais Cocteau répondra qu'il n'a pas cessé de la chanter à sa manière. Et il est vrai que cet art, où l'on peut voir le comble de l'artifice, devient chez lui la nature même et que dans ses exercices les plus tendus il conserve une grâce un peu sèche, un peu pâle mais non dénuée d'une ferveur gidiennne...

Pour Jean Cocteau, la poésie était un art de vivre. Pendant plus de trente ans - Orphée qui sut apprivoiser les secrets effrayants de la vie et de la mort - il en

donna des définitions qui peuvent sembler inutiles tant le rôle et les dangers qui l'entourent lui collaient à la peau. Écoutons-le trente secondes : « Que peuvent comprendre à nos révoltes les gens qui pensent que l'art est un luxe ? Savent-ils que nous sommes des bagnes ? Savent-ils que nos œuvres sont des forçats qui s'évadent ? Savent-ils que c'est à cause de cela qu'on nous tire dessus et qu'on lâche les chiens. » Franchement, cher Jean, à lire ces lignes, Jean Genêt, qui avait, lui, tâté de Centrale, devait bien rigoler des barreaux de votre cage.

En représentation

Arabesques, idées taillées en flèche, martyrs de Saint-Sébastien, balles jetées au vent, mots pris comme des papillons. Une vie prodigue en amitiés, le charme et la pirouette à tout instant, et de la gentillesse à tous les étages de son talent, il fut notre Ariel, toujours en représentation, perché sur la pointe de l'Etre comme un coq sur ses ergots, et qui se défend pourtant de faire de la corde raide. Il fit des cabrioles pour qu'on le remarquât.

Il voulut plaire, déplaire, agacer, peu importe, pourvu que par ses pirouettes il attirât sur lui l'attention et qu'il la retînt par tous les moyens possibles et

imaginables. Comme il était écrivain et non clown ou funambule, il utilisa des mots. Il avait de la légèreté, il était charmant, il voulait être pris au sérieux, voire au tragique, mais il était désespérément oiseau. Papillon humain qui se demande s'il fait le poids et si l'on parle de lui plus que de Marcel Proust.

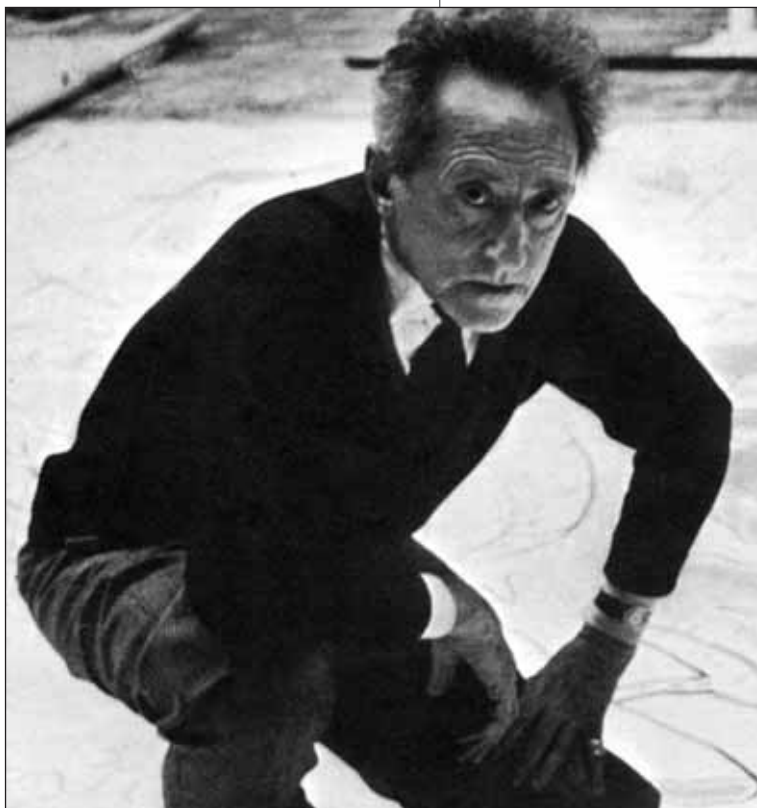
Il aurait voulu laisser monter sa colère comme Léon Bloy, mais il n'avait pas les crocs d'un fauve. Il écrivit pour ses amis et non contre ses ennemis, qu'il n'avait pas, étant incapable de blesser. Premier de classe de sa génération avec Aragon, mais premier de classe d'une école buissonnière. Né bourgeois, homme du monde par ses fréquentations, à une époque où il y avait encore un « monde », il se voulut marginal, magicien et prince de la jeunesse. Il fut le gentil Jean, le feu follet des arts et des lettres.

Inventeur, destructeur, conteur prodigieux, parleur d'une vie qui n'était extraordinaire que parce qu'elle était la sienne, et qui savait la prendre au bond et la transfigurer, Jean Cocteau était un saltimbanque qu'on imagine toujours avec une corde à sauter ou une balle à la main. Héros de Musset et de Giraudoux, il continua Rostand. Il fut le chantre baladeur d'une France superbe qui rêvait Dieu et les fées comme si elle y croyait. Jean Cocteau était un comédien qui ne joua qu'un seul rôle, le sien. Mais en vertu de métamorphoses mystérieuses, chaque jour il en changeait. Il disait : « Je suis Français », comme il aurait pu dire : « Je suis un enfant du roi de France ». Il ne le disait pas comme un patriote ou comme un politique, mais plutôt comme un homme qui aurait appris à lire sur les genoux de *Ma mère l'oe* ou de la comtesse de Ségur, née Rostopchine, et qui avait joué enfant dans les bosquets des Tuileries avec le petit Marcel Proust, et pour qui la lumière de France était la

plus belle du monde. Il s'était anobli tout seul en secret, et les autres le savaient et le reconnaissaient. Admirable folie qu'il finit par apprivoiser et par rendre tout à fait normale.

Au fond, il était snob, mais pas comme maintenant ni comme hier. Comme Proust peut-être qui aimait autant les duchesses que les femmes de ménage qu'il voyait parfois accroupies en train de frotter les marches du grand escalier d'un château royal. Dans *Thomas l'Imposteur*, ne raconte-t-il pas, durant la Première Guerre, l'histoire de femmes du plus haut monde, follement belles et extraordinairement distinguées, qui descendent d'une Hispano-Suiza pour gagner à pas légers de sombres couloirs d'hôpitaux aménagés dans des écuries qu'elles inondent de leur parfum, et qui, soulevant

Jean Cocteau.



enfin leur voilette, viennent chastement déposer un baiser aux fronts pâles des mutilés, des amputés ?

Hors réalité

Il écrivit des livres, fit des films et dessina Jean Marais pour prolonger son rêve et chasser de sa vie la vilaine, crasseuse et collante réalité quotidienne. Avec la main, fusant, comme un oiseau du chapeau du prestidigitateur, d'une manche de veston sur laquelle était retourné un poignet de chemise mousquetaire, et qui souligne le verbe ou le contredit, pour écarter la réalité tragique de toujours et de tous les jours et la mort qui rôde comme une chienne.

Sa manière de rendre la justice littéraire ne regardait que lui et ceux qui en furent les bénéficiaires. Il fut au centre de tout, il fut de tout, entra partout et en sortit.

Autour de lui on ne parlait jamais de maladie ni de fins de mois difficiles, mais de la dernière mode, du dernier auteur, du dernier tango ; il avait toujours un artiste, un mouvement, une balle à lancer. On s'engouait encore à cette époque antédiluvienne dont je parle pour des idées, des

modes, des amis. On était une bande de copains qui avait des ancêtres fabuleux et descendait des dieux. Il n'y avait plus de rois ni de royaumes mais il y avait encore des fils de rois et des royautés imaginaires.

Contrairement au parcimonieux Gide, Cocteau, n'ayant aucun compte à régler avec son enfance, ses parents, ses maîtres, son pays, sa classe ou sa religion, ne s'est jamais institué professeur d'amoralisme. Il ne fut pas le Cocteydon qui crie « familles, je vous hais » et qui écrit les *Nourritures terrestres* après avoir lu *Ainsi parlait Zarathoustra*. Il invoqua souvent une morale, certes, mais on ne sait si cette morale était une manière d'être, une élégance naturelle de l'âme ou une sorte de grâce ou d'indulgence plénière accordée une fois pour toutes aux enfants quand ils sont terribles ou aux monstres quand ils sont sacrés.

Cocteau n'a jamais rompu avec rien ni personne. Nul ne fut plus fugace, mais nul ne fut aussi plus fidèle.

G. J.

Erratum

Dans le *choisir*
n° 539, novembre 2004,
une erreur récurrente a
échappé à nos correcteurs.
Il ne s'agissait évidemment
pas de *blastocyte* mais
de *blastocyste* !